

Le passage à l'acte comme réalisation d'un scénario privé

A. Andronikof*

Résumé – L'analyse des récits de leurs actes fournis par certains criminels ainsi que l'interprétation de leurs protocoles de Rorschach conduisent l'auteur à décrire deux mécanismes à l'œuvre dans leurs passages à l'acte : l'identification motrice et l'imitation scénique. Ceux-ci contribuent à la formation d'un fantasme privé de jouissance qui cristallise des scénarios compensatoires auxquels le sujet s'adonne dans des rêveries diurnes. De personnalité passive et dépendante, ces sujets passent aux actes lorsque sont réunies des conditions psychiques et environnementales propices. L'auteur avance l'idée que ce type de passage à l'acte relèverait d'une psychopathologie de l'action sous-tendue par une pathologie du soi plutôt qu'à une carence de mentalisation. © 2001 Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

criminologie / expertise psychologique / fantasme privé de jouissance / Rorschach Système Intégré

Summary – Acting out private scripts. Analysing the descriptions given by a certain type of criminals of their acts and the results of their Rorschach tests, the author describes two active mechanisms : muscular identification and scenary imitation. They both contribute to the formation of a private fantasy of gratification which encompasses and condenses the scripts produced in compensatory day-dreaming. Typically displaying a passive-dependant personality, these persons suddenly enact their private script when both inner state and external conditions converge. The author suggests that this type of violent enactment is better explained by a pathology of action linked with a deviant development of self rather than through the classical theory of poor capacities for delaying satisfaction and symbolizing. © 2001 Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

criminology / forensic psychology / private script / Comprehensive System Rorschach test

Les pages qui suivent sont issues d'une réflexion portant sur un certain nombre d'analyses psychologiques et psychopathologiques de meurtriers, d'agresseurs sexuels et autres criminels de la violence, effectuées dans le cadre de l'expertise judiciaire, en qualité de psychologue clinicien et expert près la cour d'appel de Paris. Le sujet est très vaste, les implications nombreuses et grande la

*Anne Andronikof, Professeur en psychopathologie, Laboratoire IPSé, Université Paris X, 200, avenue de la République, 92001 Nanterre, France ; Tél. : 01 40 97 47 40 ; adresse e-mail : andronik@u-paris10.fr (A. Andronikof).

Reçu le 7 septembre 2001 ; accepté le 18 octobre 2001.

tentation de faire un exposé généraliste, de peur d'être accusé de réductionnisme ou de psychologisation à outrance.

En effet, qui pourrait aujourd'hui soutenir qu'il existe un « profil » criminel, ou prétendre que seule la personnalité du criminel, ainsi que son histoire personnelle et son fonctionnement métapsychologique, sont à même d'expliquer la survenue de l'acte ?

L'acte criminel n'est pas un fantasme, il est action dans et sur la réalité, et à ce titre, il engage le rapport du sujet au monde extérieur, à l'espace et au temps. On ne peut donc le comprendre de manière pour ainsi dire autistique en référence à la « bio-psychologie » du sujet : force est de le référer aux contextes – contexte social, éducatif, relationnel, contexte situationnel [1]. Et pourtant, à écouter les récits faits par les meurtriers eux-mêmes, à sonder leurs fonctionnements psychiques, à analyser les mécanismes en jeu et les méandres motivationnels, on ne peut qu'être frappé par certaines similitudes. Celles-ci forment comme un pattern du passage à l'acte, et c'est à le décrire que je vais m'employer ici.

Il convient tout d'abord de circonscrire le type d'actes sur lequel s'appuie cette description. Il s'agit de ces agressions meurtrières qui pour l'observateur – et la victime – apparaissent comme soudaines, irrationnelles, inattendues, et pour la justice, sans mobile. Je ne ferai pas ici de différence entre l'homicide (ou la tentative) unique, sans risque de récurrence, et l'agression répétée du psychopathe, et je n'écarterai pas non plus le « crime immotivé » qui inaugure l'entrée dans la schizophrénie. En effet, au-delà des différences évidentes qui marquent ces diverses modalités psychopathologiques, et que l'expert s'attachera à distinguer, je crois déceler une constance dans ce que l'on pourrait appeler la phénoménologie de l'acte. Sont en revanche écartés de ma description tant les crimes passionnels que les crimes d'intérêt, tout comme les homicides involontaires, ou « collatéraux » (un braquage qui tourne mal, une bagarre qui se termine dans le sang).

Voici quelques exemples :

– Une homme d'une cinquantaine d'année, ayant une activité professionnelle qui le satisfait pleinement, marié et père de famille, très impliqué dans la vie d'un club de sport, assassine un jour sa femme d'un coup de carabine, carabine qu'il avait achetée quelques jours auparavant et cachée sur une armoire. Incapable d'expliquer son geste, il demeure hébété.

– Un jeune homme de 15 ans, assez mal dans sa peau, passant beaucoup de temps à sa console de jeux, plutôt mou et non violent de caractère, décide un jour de revêtir le costume du clown du film de Stephen King, et assassine père et mère.

– Un jeune homme de 20 ans, étudiant en sciences économiques, réputé sérieux, très apprécié de son cercle d'amis, arpente régulièrement les rues de la ville où il habite, de 5 à 7, à la recherche d'une écolière à violer. À ce jour, quinze victimes se sont déclarées, dont une tentative de meurtre.

– Une jeune fille de 17 ans, bonne élève de Terminale, invite à déjeuner chez elle une copine de classe, et lui tranche la gorge.

Il convient également de préciser que la description proposée repose sur le matériel clinique de l'entretien avec le mis-en-examen et sur l'interprétation des protocoles de Rorschach obtenus (selon la méthode du Système Intégré) [2].

Les entretiens montrent d'une manière constante que ces sujets éprouvent beaucoup de difficulté à évoquer leurs actes. Ils ont l'impression que ces actes ne leur appartiennent pas, bien qu'ils reconnaissent les avoir commis. Et pourtant, les actes s'inscrivent dans un scénario intime qui appartient bien au sujet, et qui semble se déployer dans un monde parallèle.

L'évocation de l'action

Le récit des heures qui précèdent le passage à l'acte est généralement cohérent et fluide. Les sujets évoquent sans peine les pensées qu'ils ont eues, les sentiments qui les ont traversés, les actions qu'ils ont faites, et décrivent avec précision les lieux. La conscience de soi disparaît toutefois au moment du passage à l'acte. Le récit avorte, le sujet se dilue, le langage se dégrade, l'intéressé dit ne se souvenir de rien : « je ne sais pas ce qui s'est passé ; je ne sais pas ce qui m'a pris ; je me souviens seulement être parti en courant, etc. ». Si l'on insiste, on obtient seulement des bribes de souvenirs, des fragments d'images, des flashes de sensations, des impressions de mouvement : « ma main gauche a fait ceci ; ça criait ; c'était chaud, le sang ; la télé gueulait... ». Tout se passe comme si le corps seul se souvenait, corps dont il se sent opportunément absenté au moment de l'acte. Ils éprouvent ce temps comme une dépossession d'eux-mêmes : ce n'est pas eux qui agissent, mais quelque chose agit en eux. Ils ont l'impression d'avoir été pris dans un engrenage qui les a broyés tout comme leurs victimes. Ils se décrivent eux-mêmes comme une victime d'une force qui les a emportés : « j'avais l'impression d'être lancé à grande vitesse sur une autoroute, et de ne plus pouvoir m'arrêter. »

Hormis les rares cas où le sujet sombre, au moment du passage à l'acte, dans un état confusionnel, la conscience de soi ré-émerge assez vite après et le récit reprend normalement.

Le Rorschach

Dans la plupart des cas, le Rorschach ne met pas en évidence une psychopathologie franche, ni une tendance à l'impulsivité. Bien au contraire, les personnalités sont plutôt structurées de manière rigide et contrôlée. Cette constatation est tout à fait en accord avec la sémiologie clinique, pour peu qu'on se donne la peine de l'investiguer systématiquement, qui décrit le plus souvent des personnalités passives-dépendantes avec de fréquents traits de caractère obsessionnel. Ceux-ci peuvent aller de la simple méticulosité, avec attachement aux détails, conduites de vérification, obséquiosité, violons d'Ingres plus ou moins bizarres etc., à des tableaux complets de personnalité (voire de trouble) obsessionnelle-compulsive ou des tableaux phobo-obsessionnels.

Outre cet aspect, l'analyse des Rorschach met quasiment toujours en évidence un style idéationnel passif utilisé comme défense contre les affects. Cette particularité, qu'Exner [2] dénomme joliment le « syndrome de Blanche Neige », décrit une hypertrophie du monde représentationnel au détriment de la pensée incarnée, un surinvestissement de l'imaginaire qui finit par fonctionner pour son propre compte et qui sert au sujet de refuge contre la réalité quotidienne. Dans la vie réelle, les sujets se vivent comme impuissants à diriger le cours de leur vie, incompris, mal aimés voire méprisés. Ils ne trouvent de gratification narcissique que dans des scénarios imaginaires où ils se donnent le beau rôle et se vengent des vexations qu'ils essuient dans le monde réel. Précisons qu'il ne s'agit pas là d'une activité délirante car les sujets font bien la différence entre leur monde privé et la réalité sociale, ne développent pas de conviction et ne sont pas parasités par leurs pensées. Il s'agit plutôt d'un monde virtuel et parallèle de rêveries plaisantes, qui fonctionne comme défense contre les angoisses et anesthésie de la souffrance. Ils recourent à la rêverie diurne comme d'autres à l'opium.

La deuxième particularité que l'on trouve au Rorschach s'observe dans les contenus des réponses : associés à des réponses plutôt construites qui témoignent d'une pensée secondarisée et d'une insertion convenable dans la réalité, surgissent parfois des fragments d'objets, des instantanés de mouvements, des morceaux de représentation, ou des impropriétés de langage qui confinent parfois au néologisme (un sourire, un pouce levé, une griffe menaçante, un débris éclaté, des yeux sanguinaires, un reposoir pour le cou de la reine...). Ces réponses frappent par leur qualité projective, c'est-à-dire qu'elles sont arbitraires, coupées de tout contexte, idiosyncrasiques. On a l'impression qu'elles s'imposent avec force à l'esprit du sujet, avec une évidence que l'observateur est loin de partager. Ces phénomènes, lorsqu'ils sont insérés dans des protocoles qui ne présentent pas une configuration psychotique, sont les témoins de l'existence encore active d'un monde infra-logique et infra-verbal peuplé d'objets partiels, dans lequel le sujet est identifié à l'objet-soi étranger introjecté [3]. Ils font écho aux phénomènes de désagrégation du soi et de parcellarisation de l'expérience notés à l'entretien.

De la rêverie à l'action

Ce n'est pas tant l'existence en soi d'un imaginaire privé compensatoire qui produit le passage à l'acte violent – qui d'entre nous ne s'adonne pas de temps en temps à quelque rêverie diurne plaisante ? – mais bien la conjonction de plusieurs facteurs : a) dans la vie réelle, un sentiment de frustration quasi permanent ; b) une incapacité chronique de prendre un rôle actif, du fait du style de personnalité passif-dépendant ; c) une hypertrophie de la scène privée qui se constitue progressivement en un monde parallèle. Ce dernier point mérite quelques développements.

L'importance que prend progressivement la scène privée est très probablement facilitée par les caractéristiques actuelles de l'environnement mental offert aux

enfants de nos sociétés dites évoluées : envahissement du monde représentationnel par les images, culte des apparences et de l'instantanéité, entraînement à l'action « simulée » par les jeux vidéo qui familiarisent à la violence, abandon du rôle éducatif des parents. Précisons que le monde virtuel se situe aux antipodes du monde imaginaire et de la représentation théâtrale, qu'il étouffe : lui manquent cruellement la symbolisation et la dramatisation¹. C'est ainsi que l'enfant puis l'adolescent se met à vivre, un pied dans une réalité vexatoire et un pied dans une néo-réalité d'expansion grandiose de soi. Il peut « zapper » *ad libitum* de l'une à l'autre, ce qui est merveilleusement illustré dans la bande dessinée « Calvin and Hobbes » [4].

Cependant, le passage à l'acte nécessite encore que la membrane qui sépare le monde virtuel du monde réel soit devenue étanche, réalisant ce qui pourrait être une version moderne du délire imaginatif de Dupré, et/ou qu'il y ait soudaine interpénétration des deux. C'est exactement ce que l'on constate dans les récits de ce type de criminels : une rupture soudaine des barrières et une désagrégation – temporaire –, du sentiment de soi.

La désagrégation du sentiment de soi

Sur le plan phénoménologique, la perte de l'unité de soi se déroule de façon similaire aux descriptions classiques de Pierre Janet [5, 6] avec ses temps de rupture des associations et de désagrégation du psychisme, avec toutefois une différence notable : dans les crises hystériques étudiées par Janet, l'énergie libérée (parce que dés-associée des représentations mentales secondaires) va investir les fonctions organiques du corps, les souvenirs musculaires liés à des expériences traumatiques. Ce n'est évidemment pas le cas dans les passages à l'acte que nous décrivons, qui empruntent deux voies particulières : l'identification motrice et l'imitation scénique.

L'identification motrice

L'action (le passage à l'acte) est évoquée, comme je le mentionnais plus haut, par des fragments de sensations corporelles. L'acte lui-même appartient au domaine de l'infra-verbal, et c'est à ce niveau primitif de l'appareil psychique qu'il trouve sa source. Tout se passe en effet comme si, à la faveur de l'épisode dissociatif, un état d'excitation (qu'il soit d'origine affective ou mentale) venait investir des schèmes moteurs engrammés. Les schèmes moteurs font partie du magasin psychique habituels de l'être humain, à commencer par ceux décrits par Piaget [7],

¹Nous en avons une illustration littérale dans un cas récent d'expertise où un jeune adulte ne comprend pas qu'il soit poursuivi par la justice pour viol sur mineur car, dit-il, « on s'amuse à faire des simulations (sic) de pénétration ».

disponibles au nourrisson dès sa naissance et rendus plus complexes par l'expérience, jusqu'à ceux décrits par Gibello [8] sous le terme « représentations de transformation ». Toutefois, différence notable, les schèmes moteurs qui sont opérants (ou opérés) chez les criminels dont je parle, ne renvoient pas aux acquisitions et expérimentations de la petite enfance décrites par de ces auteurs. Ce sont des schémas d'action engrammés bien après l'acquisition du langage par le mécanisme de l'identification motrice qui permet à l'humain de s'approprier des gestes, des mouvements, des séquences complexes d'action, par le seul fait de les observer². Cette capacité d'apprentissage du psychisme, clef de voûte de la théorie de l'apprentissage social de Bandura [9], est aussi centrale dans l'élaboration théorique de Ferenczi [10]. L'aspect pathologique de cet apprentissage par procuration, chez nos criminels, tient à ce que les schémas d'action sont engrangés de manière décontextualisée et que l'identification motrice s'opère dans un climat émotionnel intense qui contribue à les fixer et à les isoler du reste de l'appareil psychique. Une fois activés, et en l'absence d'instance régulatrice ou de frein, ces schémas d'action se déroulent pour leur propre compte.

L'imitation scénique

Les séquences gestuelles engrammées, si elles sont décontextualisées de leur environnement social et relationnel au moment où elles s'impriment comme trace motrice dans le psychisme, sont récupérées en quelque sorte dans des scénarios imaginaires que le sujet déroule dans ses rêveries. La structure et le fonctionnement de ces scénarios mériteraient un approfondissement que je ne puis faire ici. Chez les grands psychopathes, Meloy [3] décrit comment ils donnent lieu à de véritables mises en scène et comment le sujet les répète mentalement avant de passer à l'acte. L'un des criminels que j'ai eu à expertiser racontait qu'il avait fait plusieurs tentatives avant de « réussir » : les mises en action précédentes avaient avorté en raison d'un détail non prévu dans le script (par exemple, il s'était mis à pleuvoir au moment où il allait se jeter sur sa victime). Cependant, il semble que plus on s'éloigne de la psychopathie franche, et moins ces scénarios sont structurés et conscients chez le sujet. Ils n'aboutissent pas à une planification du passage à l'acte, car le sujet peut, pendant de longues années parfois, se satisfaire du bien-être que lui procure ses rêveries. En revanche, ils délimitent et donnent forme à un fantasme particulier que j'appellerai « fantasme privé de jouissance » (FPJ). Celui-ci est composé des angoisses primaires du sujet ainsi que du scénario qui permet de les mettre en scène et d'en triompher. Le FPJ serait, à ce type d'acte criminel, ce que le fantasme masturbatoire central (Laufer [11]) est à la psychopathologie de l'adolescent. Ce qui fait la particularité pathologique du FPJ, et qui explique la violence de sa mise en œuvre, c'est d'une part son statut ambigu, plus

²Il a été démontré que l'apprentissage d'un sport, par exemple, est grandement facilité par une observation préalable.

virtuel qu'imaginaire, composé d'emprunts extérieurs plutôt que créé par le sujet, et d'autre part son lien direct avec les engrammes moteurs acquis par procuration. Il suffira alors d'un trop-plein de frustration et/ou d'une modification de l'état de conscience pour que le FPJ soit activé.

Il semble que le passage à l'acte lui-même nécessite que deux conditions soient réunies : la dissimulation du FPJ et la mise en état du sujet.

La dissimulation

Il est frappant de constater que ce type d'actes violents compulsifs surviennent généralement sans signe annonciateur et chez des personnalités qui ne sont généralement pas décrites par leur entourage même proche comme impulsives, instables, agressives. Parfois même, ces individus sont décrits comme plutôt rangés, timides, courtois (ce qui est en accord avec les données du Rorschach). Il apparaît donc que la souffrance réelle de ces personnes reste cachée et que les scénarios se développent sur une scène mentale très privée. Il est très probable que les scénarios n'aboutiraient pas à la fixation du FPJ s'ils pouvaient être communiqués, ou partagés avec d'autres. Dans plusieurs cas d'expertises, on trouve des tentatives que fait le sujet pour sortir de son enfermement, avant le passage à l'acte. Il s'agit soit de consultations auprès de psychiatres ou de psychologues, sans suite, ou de journal intime laissé bien en vue mais jamais « transgressé » par l'entourage, soit des lettres qui prennent, après-coup, une évidence dramatique. Chez d'autres sujets, la dissimulation semble conférer au fantasme une valeur ajoutée de jouissance. Elle est toujours, semble-t-il, indispensable au type de passage à l'acte dont je parle.

La mise en état

Pour passer à l'acte, le sujet non psychotique a besoin de se mettre dans un état de conscience particulier car il doit vaincre son inhibition habituelle à l'action, et il doit amorcer le processus de dissociation psychique qui préside à l'action. Les criminels dont je parle ne recourent généralement pas à l'alcool ni aux drogues. Les comportements que j'ai relevés sont, par ordre de fréquence, la déambulation (faire des kilomètres à pied ou en voiture sans destination précise), le visionnement d'images animées (films, télévision), l'insomnie.

La fonction de cette phase préparatoire, qui n'est bien entendu pas intentionnelle, est d'introduire le sujet dans une sphère de type transitionnel, de l'isoler de la société, de lui donner un sentiment de puissance et de contrôle sur les autres, de diluer son sentiment d'identité. En même temps qu'il déambule, il se laisse aller à la rêverie qui va vite se centrer sur le fantasme privé de jouissance. Il suffira alors d'une circonstance favorable, c'est-à-dire que quelque chose dans le monde extérieur entre en résonance avec le fantasme, pour que se déclenche le mécanisme du passage à l'acte.

Conclusion

L'agresseur que je décris ici se démarque dans sa psychopathologie et sa personnalité de l'impulsif, et le passage à l'acte se conforme à un mécanisme particulier. En effet, celui-ci ne répond pas à la description traditionnelle qui fait de l'acte un substitut, ou un court-circuit, de la pensée et l'attribue à une carence de l'élaboration mentale, comme un raté de la symbolisation, une décharge pulsionnelle avec incapacité à différer la satisfaction. Ici au contraire on constate comme un trop-plein de la mise en discours, chez un sujet dont la difficulté n'est pas de penser, mais bien d'agir. Le Rorschach montre bien que ces agresseurs particuliers sont passifs et dépendants, et la clinique nous indique que l'agressivité est jugulée par les formations réactionnelles et l'isolation. Parallèlement à leur vie quotidienne frustrante et vexatoire, ces sujets développent des scénarios privés qui leur permettent de différer l'action pendant parfois de longues années. Chez les criminels dont je parle, nous sommes en présence non pas d'une pathologie de la mentalisation, mais, et c'est là le paradoxe, d'une pathologie de l'action. Leur manque la capacité d'action, entendue comme ce passage normal de la pensée à l'acte, qui permet à l'homme de matérialiser son élaboration mentale, d'agir sur la réalité, de communiquer ses pensées et ses affects, cette action par laquelle, aussi, le sujet prend un risque —risque au regard de l'autre et à l'épreuve de la réalité. Il m'apparaît que cette pathologie de l'action se greffe sur une pathologie profonde et précoce du soi. Mais ceci est une autre histoire.

■ RÉFÉRENCES ■

- 1 Kessler R, McGonagle K, Zhao S, Nelson C, Andronikof A. L'expertise psychologique en matière pénale : une mission à haut risque. *Connexions* 2000 ; 74 (2) : 47-59.
- 2 Exner JE. *Le Rorschach : un système intégré*. Paris : Frison-Roche ; 1995.
- 3 Meloy JR. *Les psychopathes : essai de psychopathologie dynamique*. Paris : Frison-Roche ; 2000.
- 4 Calvin & Hobbes. Waterson. Universal Press Syndicate.
- 5 Janet P. *L'état mental des hystériques*. Paris : Félix Alcan ; 1911.
- 6 Thoret Y, Giraud AC, Ducerf B. La dissociation hystérique dans les textes de Janet et Freud avant 1911. *Evol Psychiatr* 1999 ; 64 (4) : 749-64.
- 7 Piaget J. *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. 9^e édition. Paris : Delachaux et Niestlé ; 1977.
- 8 Gibello B. *L'enfant à l'intelligence troublée*. Paris : Payot ; 1984.
- 9 Bandura A. *L'apprentissage social*. Bruxelles : Mardaga ; 1976.
- 10 Ferenczi S. Denken und Muskelinnervation. *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* 1919 ; V : 102.
- 11 Laufer D. *Adolescence et rupture du développement*. Paris : PUF, coll. Le Fil Rouge ; 1989.